

Jacques T. Godbout, en collaboration avec Alain Caillé, *L'Esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, 344 p.

Caroline Désy

Number 21, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002232ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002232ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Désy, C. (1993). Review of [Jacques T. Godbout, en collaboration avec Alain Caillé, *L'Esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, 344 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (21), 195–198. <https://doi.org/10.7202/1002232ar>

un peu court, ou par des exemples qui ne font référence qu'à des changements relativement anciens. Il ne faudrait toutefois pas trop reprocher à l'auteur ces limites qui sont en grande partie dues au mode d'exposition adopté, celui de l'initiation générale. Cela d'autant plus que le non-spécialiste, tout autant que le spécialiste dont les connaissances se limitent à certains sujets, trouvera dans ce livre une excellente entrée en matière, permettant de poser de nombreux jalons et, grâce aux excellentes bibliographies, de trouver les références nécessaires à l'approfondissement d'un sujet donné.

Marc MÉNARD
GRICIS
Université du Québec à Montréal

Jacques T. Godbout, en collaboration avec Alain Caillé, *L'Esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, 344 p.

De manière générale, le don dérange. Il semble ne pas relever de la modernité, il est quasi obscène d'en parler, à tel point qu'on le relègue dans l'implicite, le non-dit, l'interdit du discours... et on le laisse aux anthropologues. "Le don n'existe pas, tout est égoïsme", souffle l'esprit du temps (p. 14). Et pourtant, disent Godbout et Caillé, une part du social échappe à la logique économique. La chrétienté n'a-t-elle pas été nourrie par "le mythe du plus grand don possible (un Dieu qui naît pour donner sa vie aux hommes)" (p. 63)?

L'hypothèse des auteurs est non seulement que "le don forme système" (p. 21), mais qu'il "constitue le système des relations proprement sociales en tant que celles-ci sont irréductibles aux relations d'intérêt économique ou de pouvoir" (p. 23), ce que la sociologie a l'habitude de nommer registre de la socialité primaire.

L'ouvrage a une structure en boucle. La première partie présente les quatre sphères au sein desquelles le don circule dans la société moderne. La comparaison avec le don archaïque, en deuxième partie, fait apparaître la nécessité de réfléchir sur les sources de la dualité propre aux systèmes marchand et étatique. Le troisième tiers revient au don moderne, à ses traits spécifiques et à ses règles de fonctionnement. (Cette reprise donne lieu à quelques répétitions, mais c'est l'un des seuls défauts du livre.) Le don est défini comme "toute prestation de bien ou de service effectuée, sans garantie de retour, en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes" (p. 32).

On voit d'abord comment le don se manifeste dans les sphères domestique, étatique et marchande. En présentant la famille comme lieu de base du don dans toute société (p. 45), les auteurs s'élèvent contre ceux qui excluent les rapports

intimes de la famille des lieux du don. Au cœur de la sphère domestique, on retrouve la femme “symbole du don” (p. 54). Ici, une lecture peu attentive ferait hurler n'importe quelle féministe. Godbout et Caillé, qui savent bien que c'est un sujet délicat et facilement irritant, avancent prudemment. Ils questionnent l'idée que seul le rapport salarial permette l'épanouissement de l'individu, homme ou femme (p. 59), mais concluent plus loin que la différence sexuelle détermine les caractéristiques du don moderne (p. 210).

La relation de don comporte un aspect inconditionnel impensable par la modernité, mais c'est aussi un système libre, qui vit de liens privilégiés et personnalisés. Cette dernière caractéristique, plus que toute autre, exclut que la circulation étatique puisse être considérée comme un système de don (p. 90). L'impôt n'est pas un don.

L'originalité de ce livre est de distinguer un quatrième espace du don: celui, proprement moderne du don entre étrangers, qu'illustrent les groupes d'entraide (les Alcooliques Anonymes, par exemple) et les organismes fondés sur le bénévolat. Ces activités qui se situent “hors du monde du travail et de la production” (p. 109) et hors de la sphère domestique rappellent le religieux, un type de don qui découle de “l'amour du prochain” : “Don inconnu fait à des inconnus, où la motivation religieuse n'est pas essentielle, et touchant l'ensemble des milieux sociaux: telle est la sphère du don entre étrangers, qui prend actuellement de plus en plus d'importance” (p. 114). Il est difficile de penser le don en dehors du religieux. L'exemple du don d'organe montre que le don est avant tout un acte moral (p. 133).

Le fondement même de la rationalité instrumentale se trouve ébranlé par les conclusions de Godbout et Caillé. Les caractéristiques communes au don dans différents lieux de la société actuelle montrent que certaines qualités morales de l'être humain ont résisté aux siècles, et ébauchent un modèle du don moderne autour de ces thèmes: l'étranger, la liberté, la gratuité, la spontanéité, la dette et le retour (p. 140-142).

La deuxième partie de l'ouvrage compare le don moderne au don archaïque. Les interprétations de Mauss sont soumises à la critique structuraliste de Lévi-Strauss puis à celle des auteurs pour qui les “théories classiques du don laissent un sentiment d'inachèvement et d'insatisfaction” (p. 185). “Présenter quelque chose à quelqu'un, c'est présenter quelque chose de soi”, écrivait Marcel Mauss (cité p. 175). Cela vaut autant pour le don archaïque que pour le don moderne. Mais entre ces deux temps du don il y a une différence fondamentale: “Chaque don moderne fait à un individu sert à l'individualiser *de* la société, et non à renforcer son individuation *dans* la société, comme dans le don archaïque” (p. 208). Seule la naissance (“l'engendrement”) est à la base de tout don, quelle que soit la société.

Comment s'est fait le passage au don moderne? Le point de départ du statut actuel du don dans nos sociétés, selon Godbout et Caillé, est l'introduction du

marché dans les rapports sociaux comme substitut des rapports de subordination (p. 215). À l'origine du don moderne ne se trouve donc pas le don archaïque, mais la société féodale : tout comme ce n'est ni la démocratie grecque ni la démocratie archaïque qui sont à l'origine de la démocratie moderne, mais les communautés faisant partie de royaumes ou d'empires (p. 225). Le marché et l'État, les deux mamelles de la modernité, sont fondés sur des *intermédiaires* (marchands et représentants) : en généralisant le recours à des intermédiaires, on a transformé en profondeur les relations sociales et, par extension, le lien social.

Le don "est au cœur de l'incertitude qui caractérise le lien social" (p. 264). Incertitude, car la *gratuité*, notion étrangère au vocabulaire marchand, est la clé de voûte du don. Les idées de non-réciprocité, d'unilatéralité (relative), d'inégalité (i.e. non-équivalence marchande) et surtout de *plaisir* semblent inhérentes au don. Ainsi s'explique le titre de l'ouvrage : "Dans le lien social circule autre chose que ce que l'on voit circuler" : l'esprit du don (p. 273-274).

Le don est le plus complexe des phénomènes sociaux et symboliques (p. 277) de même que l'intelligence est le phénomène individuel le plus complexe. C'est donc par une analogie avec l'intelligence artificielle que Godbout et Caillé esquissent leur modèle du rapport au don. Le don impliquant tous les niveaux des liens sociaux, ils schématisent sa circulation à l'aide du concept de la *boucle étrange*, qui suppose non seulement le retour du don, mais que ce retour soit situé à l'intérieur d'une hiérarchie enchevêtrée (p. 281).

L'ouvrage de Godbout et Caillé se veut davantage un éloge du lien social qu'un éloge du don. Du Père Noël au don d'organe, d'Aristote à Marcel Mauss, on y voit la circulation du don comme condition de la socialité. Parsemé d'extraits d'entrevues et d'exemples quotidiens, c'est un livre richement documenté (ce dont témoigne l'ample bibliographie) qui pousse à réfléchir sur les pratiques et relations de don et qui, malgré son caractère savant, fait preuve de beaucoup de sensibilité.

La conclusion bascule malheureusement dans un prêchi-prêcha d'abandon au "courant cosmique" (p. 308). On aura compris que cette étude fait partie des tentatives de renverser le courant de l'objectivation universelle et générale et s'inscrit dans le mouvement antiutilitariste en sciences sociales. Mais doit-on pour cela renoncer aux droits sociaux et politiques (qui sont assortis de devoirs, devrait-on rappeler aux auteurs) durement acquis (sont-ils même acquis?) et laisser le don "prendre la relève du droit" (p. 306)? Quelle vision du monde débouche sur le don?

Pour penser le don (...) il est nécessaire de le situer dans une pensée qui n'est pas fondée sur la rupture. Rupture entre producteur et usager, rupture entre "eux" et "nous", qui nous ramènent inéluctablement à la rupture de l'homme avec le cosmos (p. 305).

Rêve nouvel âge d'anthropologue et de sociologue?

Caroline DÉSY
CIADEST, Département de sociologie
UQAM